

## La traduction : un mécanisme d'horlogerie ?

Jean-Claude Chevalier et Marie-France Delport  
*L'horlogerie de saint-Jérôme*  
L'Harmattan, Paris, 1995

Peut-on réduire la traduction à des problèmes linguistiques ? Ou plutôt : comment la linguistique peut-elle éclairer, sinon résoudre, certains problèmes de traduction ? « Prenez une œuvre écrite dans l'une des langues d'Europe occidentale. Comparez avec huit, dix, douze, quinze œuvres écrites dans presque autant d'autres langues de la même Europe, et qui se donnent pour ses traductions. Vous verrez que, comme il y a des figures de rhétorique, il y a des figures de traduction. Figures commandées par l'orthonomie ("C'est comme ça que ça se dit"), au pouvoir de laquelle cède souvent le traducteur, mettant en mots – plus encore que le texte – ce qu'il voit, ressent, comprend du monde évoqué par le texte. Un tropisme comme un autre qu'on aurait tort de lui reprocher tant il est partagé, éclairant même le fonctionnement habituel du langage. » Voilà ce que *L'horlogerie de Saint-Jérôme*, de Jean-Claude Chevalier et Marie-France Delport, universitaires et linguistes renommés, tente de nous démontrer. Dans ce livre qui réunit une série de conférences et d'articles est analysé, avec autant de science que d'humour, ce sixième sens du traducteur, qui lui fait choisir, parmi les multiples constructions syntaxiques qui s'offrent pour le renvoi à une représentation conceptuelle de la réalité, celle qui s'impose parce qu'il la tient pour plus adéquate; et parmi les multiples mots dont il peut user pour s'y référer, celui qui lui semble convenir en propre.

Or, ce sixième sens dont nous sommes tous si fiers, Jean-Claude Chevalier nous démontre qu'il est le fruit d'une manie bien décevante, car commune à la plupart des mortels : celle de mettre en mots la représentation que nous avons d'un texte, et non ce que dit l'auteur de ce texte. Bref, nous,

traducteurs, qui imaginons être sur nos gardes, sommes logés à la même enseigne que tout un chacun : nous nous donnons l'illusion de ne pas intervenir, de ne pas nous entremettre, mais succombons sous le poids de l'orthonymie, c'est-à-dire que nous nous en remettons à la formulation des choses la plus accoutumée, la plus neutre, à « ce qui se dit ». Sans remarquer que nous postulons par là que tout original est le produit du même abandon ou du moins qu'il est sans importance qu'il ne le soit pas. Nous voilà au banc des accusés, car si les conclusions de Jean-Claude Chevalier et de Marie-France Delpont sont justes, après examen de multiples traductions, ce qui nous caractérise, ce n'est donc pas notre tendance à nous dégager de l'expression orthonymique, mais bien au contraire notre impuissance à nous y soustraire toutes les fois qu'il conviendrait. N'est-ce pas là, à dire vrai, le point d'achoppement de toute traduction littéraire : comment reconstituer un style sans tomber dans le déjà vu, ou plutôt dans le déjà dit de la langue cible ? N'est-il pas exact que, souvent, la peur de l'étranger fait qu'on s'empresse de le neutraliser, en lui passant un vêtement qui le fondra dans la masse ?

Bien sûr, il n'est pas question que d'orthonymie dans ce livre passionnant, qui nous oblige à nous interroger sur des points de syntaxe ou de lexique que nous enjambons parfois allègrement, il faut bien l'avouer, dans la hâte d'atteindre la fin d'une des innombrables phrases d'un livre aux pages innombrables ! On y débat aussi, et entre autres, de la littéralité, pour laquelle les auteurs ont une inclination particulière, car elle leur apparaît, de leur mirador linguistique, comme la plus grande des civilités : « Politesse d'une littéralité qui laisse aux diverses parties du discours le rôle et les pouvoirs que la phrase originale leur a donnés les uns par rapport aux autres. Qui n'arrache pas l'agent à son poste de sujet, qui ne donne pas à l'instrument l'emploi d'objet... ». Même si l'on a quelques fois envie de lancer aux auteurs la fameuse phrase de Destouches, « La critique est aisée, mais l'art est difficile », il reste que ce livre pose une question majeure : mais quel français parlent donc les traducteurs ?

Aline Schulman